

l'armée. Cependant, avant que celle-ci eût pu entrer en campagne, les alliés avaient vaincu les dernières troupes dont disposait Napoléon, et étaient entrés dans Paris, de sorte qu'il ne put la conduire à aucun fait d'armes remarquable.

Survint la paix de Paris; les provinces belges devaient être gardées par une armée anglaise jusqu'à ce que le congrès de Vienne eût définitivement statué sur leur sort. Le prince en reçut le commandement en chef. Pendant qu'il se trouvait en Belgique, l'Espagne et l'Angleterre lui conférèrent presque simultanément les ordres les plus élevés; le 12 août il reçut les insignes de la Toison d'Or, le 22 du même mois celles du Bath-Orden; cette dernière distinction surtout était d'autant plus flatteuse pour le jeune prince qui venait d'être nommé général au service anglais, que le nombre des chevaliers de cet ordre, fort restreint en tout temps et limité par les statuts, était au grand complet et que cet ordre n'aurait pas pu lui être conféré, si on n'avait voulu faire cette infraction aux statuts, pour honorer le capitaine qui avait tant contribué aux victoires de l'Angleterre.

Les Cent-Jours.

Le Congrès de Vienne se réunit entretemps. Une des décisions de ce congrès portait que les dix-sept provinces des Pays-Bas devaient être réunies en un seul royaume dont Guillaume-Frédéric, fils du dernier stadhouder et père du prince Guillaume, porterait la couronne. Le 16 mars 1815 Guillaume I fut solennellement inauguré à Lahaye, le 17 à Amsterdam; le 16 du même mois, son fils présida l'inauguration à Bruxelles, vivement acclamé par une foule serrée; mais son allocution faisait entrevoir de nouvelles campagnes, quand il se félicitait lui-même d'avoir l'honneur de conduire aux combats les nouveaux sujets de son auguste père, si quelque guerre allait éclater. Déjà en effet il savait que Napoléon avait quitté l'île d'Elbe et était en marche sur Paris; il avait même dirigé sur les frontières quelques régiments anglais et hannovriens, pour être prêt à toutes les éventualités.

Le 1^{er} mars Napoléon avait débarqué en Provence; son arrivée n'avait pas manqué de ranimer l'enthousiasme que lui portait autrefois la France tout entière, et ce fut à la tête d'une imposante armée qu'il fit son entrée solennelle à Paris. Louis XVIII qui venait d'être ramené sur le trône de ses ancêtres par des armées ennemies, dut quitter la France et se retira en Belgique. Ces nouvelles furent comme un coup de foudre pour les puissances dont les ambassadeurs étaient encore à Vienne; mais on résolut bien vite d'en finir à jamais avec l'audacieux imperator qui, non content d'avoir une fois foulé à ses pieds l'Europe tout entière, semblait vouloir recommencer. On n'écouta pas ses propositions de paix: on fit au contraire tous les préparatifs, pour pouvoir entrer en campagne le plus tôt possible et écraser Napoléon sous la supériorité des armées alliées, mises immédiatement en mouvement. Il n'est pas de mon dessein, d'entrer dans tous les détails de l'échelonnement successif des armées conduites contre la France; je me contenterai de faire ressortir les faits dans lesquels est intervenu le prince d'Orange.

Les alliés qui s'attendaient de bonne heure à une irruption de Napoléon en Belgique, y avaient dirigé leurs meilleurs généraux. Wellington fut chargé du commandement suprême des troupes anglaises et belges et des régiments allemands, qui servaient sous S. M. Britannique; son armée